Le Temps

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

I. Le Temps. 1898-01-20.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

Russie ne lui réussissent pas. Il eut l'idée d'imiter les primitifs byzantins de même que les maîtres occidentaux voulurent reprendre la tradition des primitifs italiens. Mais, quelle que soit la beauté de la vraie peinture byzantine, on avouera que l'inspiration n'en est ni profonde ni féconde, et, si l'on veut la prendre pour modèle, il est difficile d'y trouver autre chose à imiter que des procédés extérieurs et presque matériels.

L'art russe n'est ni mystique ni symbolique. Il est essentiellement réaliste et en même temps toujours soucieux d'exprimer des idées. Seulement ses idées lui sont fournies par le spectacle même de la réalité, et c'est par la peinture de la réalité, non par des allégories, qu'il les exprime. Telle est la conception de Répine, de Iarochenko, de Gué et des autres maîtres contemporains. Ils ont, en effet, tout en conservant leur individualité, des tendances communes si caractéristiques et si saisissantes qu'on ne peut nier, quand on a vu leurs œuvres, qu'il existe une école russe. Cette école s'est développée avec une admirable vitalité depuis une quarantaine d'années, exactement depuis l'édit d'abolition du servage. Il semble qu'à partir de ce moment la pensée russe ait pris une conscience plus nette d'elle-même, de sa dignité, de ses aspirations et de ses droits. C'est ce même sentiment qui se manifeste avec fougue dans la presse, dans les livres, dans l'art, partout, — autant que la censure le permet! Pas un tableau de Répine, de Iarochenko, de Polénof, de l'un quelconque des maîtres contemporains qui ne soit destiné formellement à exprimer des idées. Ces idées sont révolutionnaires et évangéliques.

Même dans les tableaux de genre de Makovsky, dans ses petites scènes de la vie journalière, la tendance est manifeste. Cela ressemble au premier abord à la peinture anglaise de la première moitié de ce siècle, qu'on voit à Londres, au musée Kensington, mais au lieu de l'esprit et de l'humour qui égayent les tableaux de Leslie, de Wilkie, de Mulready, c'est un sentiment de mélancolie amère que nous trouvons toujours chez Makovsky. S'il nous représente une belle dame élégante, suivie d'un valet de pied très galonné, très rembourré, qui visite ses pauvres, c'est pour nous montrer l'humiliation, l'avilissement de ceux-ci.

Orlof, Maximof, Pranishnikof, avec beaucoup de vigueur et d'énergie, peignent la réalité triste, douloureuse et révoltante : les malheureux que vient secouer le percepteur des impôts, les mineurs rampant à quatre pattes dans une étroite galerie de terre croulante, les chauffeurs brûlés dans l'atmosphère suffocante des chaudières embrasées, toutes les misères de l'humanité opprimée et silencieuse.

Surtout ils s'intéressent, avec une pitié mâle, à ceux qui souffrent pour la Vérité. La Vérité! voilà le titre qu'on pourrait donner aux plus belles œuvres de la Russie contemporaine. Ils peignent le martyre de ceux qui luttent pour la Vérité, l'orgueil insolent de leurs oppresseurs et l'éternel combat de la lettre qui tue contre l'esprit qui vivifie.

Voyez l'*Etudiant pauvre* de Pranishnikof : dès l'aube, dans la neige, mal garanti par de misérables vêtements, il vient à la ville pour travailler ; un brave homme l'a pris par charité sur son chariot. Voyez l'*Arrestation* de Répine; la police s'est emparée d'un jeune homme qui transportait dans une sacoche des imprimés subversifs, de petits ouvrages d'éducation populaire sans doute, et tandis qu'on lui tient les bras et qu'on fouille dans ses papiers, ses yeux flamboient comme ceux d'un lion qu'on enchaîne et s'emplissent de la plus sombre angoisse à la pensée que, dorénavant et pour toujours, il est réduit à l'impuissance. Et puis, c'est le *Prisonnier* d'Iarochenko; dans la cellule étroite et sombre où il est enfermé, il tâche, en montant sur sa table de bois, d'apercevoir un peu, à travers l'étroit carreau qui l'éclaire, la lumière, la belle lumière vivifiante et douce qu'il a rêvé de voir répandue à grands flots sur l'humanité tout entière, et pour l'amour de laquelle, maintenant, il subit le martyre. Il y aurait encore de longues étapes à marquer dans le chemin vers la *Maison des Morts* qu'ils gravissent comme un calvaire... Voyez enfin le *Retour inattendu* de Répine. Après des années de Sibérie, le révolutionnaire revient enfin à la maison familiale : il y revient en étranger, car la maison malgré tout s'est déshabituée de sa présence. La bonne ouvre la porte avec effroi à celui qui arrive de Sibérie; une petite sœur, née sans doute depuis son arrestation, jette sur lui des regards étonnés; sa mère se lève avec angoisse et n'est pas sûre de le reconnaître. Et lui, revient comme un chien battu, orgueilleux et humilié tout ensemble : il a désappris la tendresse et le bonheur d'être aimé, il ne sait plus vivre comme tout le monde...

Ce qu'ils rêvent tous ceux-là, c'est l'adoucissement de la souffrance, c'est la pitié, c'est l'arrivée enfin parmi les hommes du consolateur évangélique. Ce qu'ils veulent, c'est l'acceptation par tous de la Vérité.

Mais comment réaliser ce rêve? comment faire entendre la vérité à ceux qui se bouchent les oreilles? Un tableau de Korovine *nous représente dans une* assemblée communale, un brave homme *qui a raison*, qui veut prouver qu'il a raison : son adversaire se borne à rire, en homme sûr de lui, plein de mépris et de confiance en son argent et sa réputation. L'autre pleure et crie, — mais il perd son temps!

La peinture historique de Répine, de Sourikof ou des autres est destinée à l'expression des mêmes idées : la boyarine Morosof, du dernier, emportée les chaînes aux mains, au milieu des huées des riches et des bénédictions attendries des pauvres gens, le prince Mentchikof en exil dans une chambre froide avec ses enfants misérables, l'exécution des Strélitz, — tous ces tableaux n'ont aucun rapport avec les œuvres académiques et tranquilles de notre Paul Delaroche.

La peinture religieuse enfin a le même caractère. L'*Ecce agnus Dei* d'Ivanof, au musée Roumiantsov, célèbre pourtant, n'a pas, à mon avis, beaucoup d'originalité. Mais le *Christ au milieu des docteurs* de Polénof, illuminé d'une flamme intime et regardé de haut par les savants ; le *Christ au désert* de Kramskoï, dans l'infinie tristesse, dans la détresse de l'inexorable solitude où le relègue la connaissance qu'il a de la vérité ; surtout le *Christ avec Pilate* de Gué, — voilà des œuvres de premier ordre et sans analogues dans les écoles occidentales. Ce dernier tableau n'a pas été sans soulever de vives indignations : il est admirable! Pilate, joyeux et bien portant, enveloppé de sa toge d'ocre jaune qu'illumine un rayon de soleil, demande à Jésus avec ironie : « Qu'est-ce que la vérité ? » C'est l'anecdote bien connue rapportée par l'Evangile de saint Jean. Jésus, vêtu d'une pauvre robe, humilié, dans l'ombre, regarde Pilate avec des yeux d'effroi. Ce n'est pas le mépris qui se peint sur sa physionomie dure et sombre, mais l'infini découragement du Fils de l'homme qui sait la vérité, qui la sent en lui vivace et vivifiante et qui ne peut la communiquer!...

On peut bien reprocher à cette peinture d'être trop littéraire. On ne peut lui refuser d'être intéressante et caractéristique. En tout cas, elle est conforme à la conception de l'art de Tolstoï.

D'abord les idées évangéliques et révolutionnaires qu'elle représente sont bien celles de Tolstoï. Elle n'est pas allégorique, mais exprime directement des idées par la peinture de la réalité. Un jour que je causais avec Tolstoï de la peinture anglaise, je vins à lui parler de Watts qu'il ne connaissait pas : il me demanda de lui indiquer *le sujet* de quelques-uns de ses tableaux, — mais il m'interrompit bientôt en me disant : « Ah! ce sont des symboles, cela ne m'intéresse pas! »

Tolstoï, comme les peintres russes contemporains, ne croit pas que la réalisation de la Beauté soit le but principal de l'art. Essentiellement, l'art est un mode d'expression et pour ainsi dire un moyen de transport pour les idées. Il remplit une fonction sociale en permettant à un homme de faire éprouver aux autres hommes les sentiments qu'il éprouve lui-même. Les partisans de l'Art pour l'Art font une espèce de contresens en ne voulant se servir de l'Art que pour s'isoler et se singulariser. Tout au contraire il faut qu'il répande à profusion les idées parmi les hommes, il faut qu'il suscite aux bonnes doctrines d'innombrables adeptes. L'objet de l'Art n'est pas de réaliser un rêve individuel, mais d'éveiller dans les sociétés humaines des aspirations et des désirs unanimes.

ANDRÉ BEAUNIER.

AFFAIRES D'EXTRÊME-ORIENT

L'amirauté britannique communique un tableau indiquant la répartition actuelle des navires composant son escadre en Chine :

A Hong-Kong, le *Centurion*, le *Narcisse*, l'*Iphigenie*, l'*Archer*, le *Linnet*, le *Humber*, l'*Alacrity*, le *Bandy* et le *Hart* ; au mouillage de la Pagode, le *Phenix* ; à Woosung, le *Pique* ; à Han-Kéou, le *Pigmee* ; à I-Tchang, l'*Esk* ; à Swatow, le *Peacock* ; mais ces derniers navires sont partis ou vont partir pour Hong-Kong ; l'*Immortality* est à Nagasaki, le *Redpole* à Yokohama, l'*Undaunted* et l'*Algerine* à Kiao-Tchéou, qu'occupent les Allemands, le *Rainbow* dans le port coréen de Tchemoulpo, le *Daphne* à Tché fou, le *Rattler* à Tong-Ku, le *Grafton* et le *Plover* à Singapour.

On remarquera qu'il n'est pas question de Port-Arthur dans cette liste. La *Pall Mall Gazette* la complète en annonçant que l'escadre de l'amiral Buller sera bientôt augmentée du *Bonaventure* et de l'*Hermione*.

Quant aux renforts russes, le *Nouveau Temps* de Saint-Pétersbourg croit savoir que le cuirassé *Navarin* va quitter l'escadre de la Méditerranée pour rallier celle d'Extrême-Orient.

Le *Times* tient de son correspondant de Pékin que le chargé d'affaires russe en cette ville a protesté contre l'ouverture de Ta-lien-Wan, demandée par l'Angleterre. La dépêche continue ainsi :

La Chine, qui est apparemment désireuse d'obtenir l'assistance financière de la Grande-Bretagne, donnera d'amples garanties pour le remboursement de l'emprunt; elle permettra l'extension de la circulation des steamers sur les fleuves et rivières et accordera enfin des facilités au commerce dans tous les ports ouverts.

Plusieurs journaux allemands, commentant le discours prononcé à Swansea par le chancelier de l'Echiquier, sir Michael Hicks Beach, en blâment la violence et font observer que l'Allemagne n'a rien fait jusqu'à présent, à Kiao-Tchéou, qui pût autoriser le soupçon qu'elle fermera ce débouché au commerce du monde. Il en est de même, dit la *Gazette nationale*, de la Russie à Port-Arthur.

C'est également de source allemande que l'on apprend (par des avis de Canton) l'incident suivant :

Dans le voisinage de Lang-Then, le missionnaire Hofmeyer, attaché à la station locale de la mission berlinoise de Nam-Jung, a été attaqué et blessé. Sur l'intervention du consul allemand, le gouverneur général a pris immédiatement, par télégraphe, les mesures nécessaires pour que toutes satisfactions que comportait l'incident fussent données.

Le nom du nouveau gouverneur qui va remplacer au Chan-Toung le fonctionnaire dont l'Allemagne obtint la destitution, est Tchan Ying Hoan, et non pas Ching Yinh Wan, comme nous l'avons dit par erreur lundi soir.

Tchang Yin Han n'est pas un inconnu pour nous ; vice-président de droite au ministère des finances, membre du Tsong-li-Yamen, c'est lui qui fut envoyé récemment en Angleterre comme ambassadeur extraordinaire pour présenter à la reine les félicitations du gouvernement chinois à l'occasion de son jubilé.

Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que ce personnage est un des « progressistes » de marque et qu'il est plein de sympathie pour la France, où il a séjourné à différentes époques.

NOUVELLES DE L'ETRANGER

Allemagne

La presse gouvernementale a publié une information prétendant que le prince Bismarck aurait exprimé au grand-duc de Saxe-Weimar et au régent de Mecklembourg son entière approbation de l'action de l'Allemagne en Chine, qui fut on ne peut mieux dirigée.

Le prince Bismarck fait démentir cette information par son organe hambourgeois, et il ajoute qu'il n'avait pas qualité pour exprimer une opinion particulière sur les affaires de la Chine à l'égard de ces deux princes allemands.

∴ Au Reichstag, à propos du budget de l'office de l'intérieur, on a parlé du droit d'association. M. de Kardorff, du parti de l'empire, a parlé du développement du parti socialiste en Allemagne, développement dû, suivant lui, à l'abrogation de la loi contre les socialistes et à la détresse de l'agriculture. Il a ajouté : « Les enseignements que nous pouvons puiser en Angleterre doivent nous servir ; il ne faut pas livrer, au moyen de syndicats de métiers, des millions d'ouvriers au parti socialiste. »

Le docteur Lieber, du centre, a déclaré que son parti fera dépendre sa décision touchant le projet concernant le droit d'association, exclusivement de ce principe, à savoir que la loi doit assurer une parfaite égalité de traitement aux ouvriers et aux patrons.

Le docteur Pachnicke, progressiste, a exposé que les libéraux considéraient le droit de coalition comme l'élément le plus essentiel de la sauvegarde des ouvriers.

Autriche-Hongrie

A la réception du comité central pour l'Exposition universelle de Paris, l'empereur, répondant à l'allocution du président du comité, M. de Kœrber, ministre du commerce, a exprimé ses sentiments de reconnaissance pour le zèle déployé et les efforts faits afin que l'industrie autrichienne soit dignement représentée à l'Exposition.

L'empereur a insisté sur la nécessité d'une collaboration harmonieuse de toutes les forces vives de la nation en vue de participer avec succès à la grande œuvre de civilisation.

Il a exprimé l'espoir qu'on réussirait, par une généreuse émulation, à atteindre pleinement dans les domaines de l'art, de la science, de l'industrie et de l'agriculture, le but que l'on poursuit.

Il a rendu justice aux efforts patriotiques du comité et l'a assuré de sa constante sollicitude et de sa chaleureuse sympathie.

Angleterre

Voici le résumé du discours prononcé hier soir, dans le Philharmonic hall de Liverpool, par M. Joseph Chamberlain, ministre des colonies, qui était, en cette occasion, l'hôte de la chambre de commerce locale :

Il est désirable que la politique des grandes acquisitions territoriales ait une fin. Nous possédons un assez vaste domaine, nous avons assez de peuples barbares à subjuguer et à gouverner ; mais si notre commerce doit être maintenu et étendu, il faut que nous suivions l'exemple des autres puissances. La politique du gouvernement n'est pas une politique d'acquisition de nouveaux territoires ; elle a pour objet le maintien de la liberté du marché, même quand ce marché nécessite de nouvelles acquisitions territoriales.

Nous devons, par notre attitude énergique, veiller à ce que nous ne soyons pas dépouillés de territoires que nous possédons déjà. Le gouvernement a le devoir :

1° De garder ce qui lui appartient de droit ; 2° d'ouvrir de nouveaux marchés et de nouveaux champs d'activité pour les générations futures ; 3° de veiller à ce que personne ne s'empare de ceux-ci.

Pour cela, nous ne devons compter que sur notre propre force, et non sur la faveur des cours dont nous avons vainement recherché l'amitié.

Nous devons nous rapprocher davantage de nos colonies et chercher à obtenir d'elles la force et l'appui que nous n'obtiendrons jamais de nations étrangères.

Toutes nos colonies sont prospères, à l'exception des Antilles que ruinent les primes accordées à l'industrie sucrière.

Au sujet de cette dernière question, M. Chamberlain a rappelé que la Belgique venait de convoquer les puissances à une conférence où elle serait étudiée, en même temps, ajoute-t-il, le chancelier de l'Echiquier demandera au Parlement un crédit d'assistance pour les Antilles afin de leur permettre de faire face à la crise jusqu'à ce que les puissances continentales ait reconnu les défauts de leur système.

∴ Le comité chargé d'étudier la réorganisation de l'armée britannique a décidé de demander au Parlement de sanctionner une augmentation d'effectif de 15,000 hommes.

Belgique

On nous écrit de Bruxelles, 18 janvier :

Le gouvernement vient d'approuver le résultat de l'adjudication des installations maritimes d'Ostende. Ces travaux comprennent l'agrandissement de l'avant-port, la création d'un bassin à flot, une cale sèche, plusieurs bassins secondaires et l'établissement d'un outillage et d'un appareillage complets. Un grand bassin de chasse de 80 hectares maintiendra les grandes profondeurs dans l'avant-port et dans le chenal. On estime ces travaux à 15 millions environ et l'on espère pouvoir livrer le nouveau port au commerce au début de 1902.

Italie

Les troubles à Ancône ont continué hier. Les ouvriers de la raffinerie de sucre ont tenté d'aller, à midi, sur la place de la Municipalité. Mais les troupes sont parvenues à les disperser, après avoir opéré quelques arrestations.

Les manifestants repoussés de la place de la Municipalité et de la place Cavour se sont réunis hors des portes de la ville. La cavalerie les a dispersés. Un groupe de manifestants est allé à la maison de campagne de M. Sagliardi, courtier en blés, l'a dévastée et a tenté de l'incendier. La troupe est intervenue, plusieurs arrestations ont été opérées. Le feu a été éteint.

Dans l'après-midi, une foule composée plutôt de curieux que de manifestants a stationné sur la place Cavour et le long du Corso ; les agents de police ont empêché les grands attroupements vers le soir, plusieurs centaines de manifestants qui étaient allés aux environs de la ville ne pouvaient rentrer, toutes les portes étant barrées par les troupes. Le total des arrestations est d'une cinquantaine.

On espère que les boulangers reprendront le travail ce soir. En attendant, le four militaire préparera 150 quintaux de pain, comme la nuit dernière. D'autres mesures sont prises par les fourneaux économiques.

Suède

La session du Riksdag a été ouverte hier. D'après le projet du budget, les dépenses totales s'élèveront à 124 millions de couronnes.

Le gouvernement demande que l'apanage du prince royal soit augmenté d'une somme égale à celle dont il a été diminué par le Storthing norvégien.

Il demande en outre des crédits de 350,000 couronnes pour les fortifications de Gœtheborg, de 3 millions pour d'autres travaux de fortification et de 6 millions et demi pour la construction de nouveaux navires de guerre.

Serbie

M. Giaja, un des chefs de la fraction extrême du parti radical, de la nuance de M. Tauchanovitch, ancien ministre de l'intérieur dans les cabinets Grouitch et Pachitch de 1890 à 1892, ancien directeur en chef de l'*Odjek* en 1897, a été éliminé du parti radical par M. Pachitch pour avoir accepté le poste de secrétaire général du ministère des affaires étrangères dans le cabinet Vladan Georgevitch.

Turquie

On nous écrit de Beyrouth, à la date du 10 janvier :

D'après des renseignements qui me sont fournis par des personnes à même d'être bien informées, le sultan enverrait de Constantinople, à l'occasion du voyage de l'empereur Guillaume II, dix à quinze mille hommes pris dans le 1er corps d'armée. Ces troupes débarqueraient à Beyrouth et gagneraient Jérusalem par la voie de terre.

L'autorité locale aurait reçu les fonds nécessaires pour donner une tenue neuve aux garnisons de Beyrouth et de Damas. On tiendrait à produire sur l'empereur une bonne impression en lui montrant que, contrairement à l'opinion courante, l'armée turque en province ne se compose point d'une bande de soldats déguenillés.

Je tiens de la même source une nouvelle que je vous transmets, sous toute réserve : le sultan aurait, m'assure-t-on, l'intention d'offrir à son hôte impérial, le terrain où se serait tenu le cénacle et que les diverses communautés chrétiennes de Jérusalem avaient cherché jusqu'ici en vain à acquérir. On prête à l'empereur, qui vient inaugurer l'église luthérienne bâtie à ses frais sur l'emplacement occupé jadis par les chevaliers de Saint-Jean, l'intention d'offrir ce terrain à des religieux catholiques allemands, dans l'intention de capter, en vue du vote des crédits maritimes, les bonnes grâces du centre.

Égypte

On mande du Caire à l'agence Havas, au sujet de la nouvelle des journaux anglais d'après laquelle le prince Saïd Toussoun, cousin du khédive, aurait été trouvé mort le lendemain de son mariage avec une Américaine :

Il n'y a rien de vrai dans les détails romanesques dont les journaux entourent la mort du prince Saïd Toussoun, lequel a succombé, dans les conditions les plus naturelles, à une maladie dont il souffrait depuis longtemps.

Soudan

Après El Fasher, Osobri et Es Sofieh, un nouveau poste derviche — celui de Mugatta, sur l'Atbara — a été pris par les auxiliaires arabes de la garnison de Kassala passés au service de l'Italie à celui de l'Egypte.

Ces forces se sont donc avancées, dans la région du Soudan oriental où elles opèrent, jusqu'à une distance de 240 kilomètres de Khartoum dans la direction de l'ouest et jusqu'à environ 300 kilomètres de Berber, dans la direction du nord, de manière à coopérer activement avec l'expédition anglo-égyptienne lorsque celle-ci reprendra sa marche.

Afrique australe

On mande de Pretoria, le 18 janvier, à l'agence Havas :

Les négociations, ouvertes par M. Middelberg, directeur des chemins de fer néerlandais, avec les autres réseaux de l'Afrique du Sud, en vue de concerter une réduction du tarif sur les marchandises importées par mer, notamment sur les machines et le matériel minier, ont été couronnées de succès.

En ce qui concerne les lignes relevant des administrations des chemins de fer de Natal et de Lourenço-Marquès, la réduction sera d'un shilling sur toute somme de six shillings prévue au tarif existant. Jusqu'à l'heure actuelle, la colonie du Cap n'a pas encore fait connaître sa réponse définitive à ce sujet.

États-Unis

Le comité des finances du Sénat a décidé par huit voix contre cinq, de présenter un rapport favorable à la proposition Teller, tendant à ce que les bons du Trésor soient payables en or ou en argent, au choix du gouvernement.

∴ A la Chambre des représentants, une résolution tendant à reconnaître les droits de belligérants aux Cubains a été rejetée par 152 voix contre 114.

∴ M. George Mac Clellan, fils du célèbre général de la guerre de Sécession, et qui est membre de la commission des affaires militaires de la Chambre des représentants, a prononcé lundi un discours sensationnel sur l'état actuel de l'armée américaine. Il a déclaré que ce n'était guère qu'une police mal organisée, avec beaucoup trop d'officiers très galonnés, sans aucune instruction militaire et bons tout au plus à commander une parade dans les rues. Cette armée, a-t-il ajouté, n'a ni plan de guerre, ni projet de mobilisation, ni camp d'instruction. Récemment des critiques du même ordre ont été faites dans le Congrès au sujet de la marine.

Colombie

Une dépêche de Colon reçue par le département d'Etat de Washington, annonce que le consul des Etats-Unis dans cette ville, M. Ashby, s'est noyé au cours d'une partie de barque. Une autre dépêche dit que le consul d'Allemagne et cinq autres personnes qui accompagnaient M. Ashby dans cette excursion auraient également péri.

La Vie à Paris

Le brouillard. — Un symbole. — Le sourd-muet de Nancy. — Le coupable. — Un verbe officiel. — L'influenza. — Une date. — 19 Janvier! — Il y a vingt-sept ans. — Autre brouillard. — Les généraux Saussier, Zurlinden, Metzinger. — Les morts de Buzenval. — Un fusillé. — Le dévouement et la haine. — L'espoir de Gavroche. — M. G. d'Annunzio à Paris. — Mauvais moment. — La Beauté *quand même!*

P.-S. — A propos de Paul de Kock, de la *Lettre du conscrit, de la Chanson* et du Carillon.

Le brouillard qui, l'autre soir, a, de son *linceul* jaune enveloppé Paris, me semble tout à fait symbolique. *Il était épais, il était* malsain, il empêchait les piétons et les cochers de fiacre de voir clair à dix pas en avant. C'est à peu près l'atmosphère morale que nous respirons. Et, puisque le symbole est à la mode, j'en *treuve*, comme disait le bon La Fontaine, un autre assez piquant dans l'aventure de ce brave homme qu'on a arrêté à Nancy, en pleine bagarre, et mené droit au poste parce qu'on l'accusait — je cite la dépêche télégraphique — de « *gueuler* plus fort que les autres ».

Or, au poste de police, on s'est expliqué. Ou il a peut-être été assez malaisé de s'expliquer. L'homme arrêté parce qu'il *gueulait* trop (je demande pardon du mot qui est le mot de la dépêche) n'a pu qu'à grand'peine plaider sa cause, et par gestes. Le malheureux était sourd-muet.

— Sourd-muet?

Sourd-muet. Songez à l'ironie de la mésaventure et méditez-en la philosophie. Que de sourds-muets, accusés de hurler, payent ainsi pour les braillards! Ce sourd-muet qu'on traîne au violon parce qu'il *gueule*, c'est un peu l'incarnation du spectateur d'opinion sincère qui regarde, voudrait savoir, voudrait entendre, ne dit rien puisqu'il ne sait rien, ne saurait parler, et pour cause, et qu'on pousse par les épaules en lui criant : « Taisez-vous donc! » Pris entre les partis divers, le pauvre sourd-muet qui n'a rien fait, n'a pas articulé un verbe, n'a commis d'autre faute que d'avoir voulu prendre l'air du soir et voir un peu ce qui se passe, ce promeneur, ce passant a senti brusquement s'abattre sur lui la main des agents et n'ayant rien entendu de toutes ces clameurs, a cependant, par surcroît, subi ce narquois interrogatoire :

— Dans quel esprit preniez-vous part à la manifestation?

Il a dû être fort surpris, le pauvre sourd-muet. Mais a-t-il même deviné la question posée? Oui, ce sourd-muet est, dans la tragi-comédie actuelle, un personnage symbolique. Il me représente assez bien le Chorège. Un chorège moins verbeux que ceux des tragédies antiques. Un chorège peu averti et assuré d'une seule chose, c'est qu'en temps d'émeutes et de colères on peut être rapidement conduit au violon sans savoir pourquoi. Je penserai plus d'une fois, durant les heures tristes des polémiques sans pitié, à ce misérable sourd-muet recevant les coups sans pouvoir même y répondre par une protestation et, parmi les clameurs, accusé, lui qui ne peut articuler un mot, de « *gueuler* plus fort que les autres »!

Que si l'ironique anecdote pouvait nous rendre un peu raisonnables, il faudrait en remercier les agents de Nancy. Le sourd-muet serait sans doute le premier à le faire. Je ne sais pourquoi je me le figure sous les traits d'un bourgeois lorrain souriant et rassis. Il est, à lui tout seul, une leçon vivante, leçon d'homme, ce qui vaut bien une leçon de choses. Non seulement il n'a pas *gueulé*, mais quelle joie le pauvre diable aurait eu à *gueuler*! Cependant, il est roulé dans le flot d'orage, et que lui sert même d'être sourd-muet? Il pourrait aussi répondre comme le chanteur qui, dans la cour où il débite ses romances, ne voyant tomber aucun décime enveloppé de papier, s'écrie amèrement, en haussant les épaules :

— C'est bien la peine d'être orphelin!

Et, — ce qui est la caractéristique de notre humeur actuelle, — le sourd-muet de Nancy, arrêté et bousculé, fera sourire. Qu'allait-il faire dans cette galère? On se moquera de lui. Pourquoi est-on sourd-muet en ce monde? Ce temps-ci ne semble point pécher par l'attendrissement. Il y a dans l'air comme une *influenza* de violences. C'est un je ne sais quoi de trouble et de méchante humeur. Encore s'il s'agissait d'une atmosphère chargée d'électricité, d'un ciel traversé d'éclairs et des grondements du tonnerre. Mais le brouillard, l'affreux brouillard, le brouillard glacé qui va jusqu'aux os pour réveiller les rhumatismes!

Influenza! — J'ouvre mon vieux dictionnaire de Nysten et j'y vois que, dans cette sorte de catarrhes épidémiques, la fièvre est forte, l'invasion subite et la courbature extrême. Est-ce qu'il n'y a pas aussi des grippes de la raison et une inflammation de l'entendement? *Influenza!* Le nom, vague et inquiétant — comme s'il s'agissait de la morbide influence d'une nuée qui passe, d'une sorte d'insaisissable fléau, d'une maladie-fantôme, le mot italien est dans Littré et depuis plus d'un hiver cette sorte de *mal'aria* particulière a pris rang dans la langue française, par droit de conquête, par droit de de mort aussi.

Quel bon vent de santé et de force balayera donc cette grippe qui nous anémie? On ne rencontre que gens maussades. Paris s'ennuie et Paris tousse. La politique n'est pas seule en cause : l'*influenza*, dans cette mauvaise passe a son rôle et les visages des Parisiens ont ce masque grippé que la maladie courante afflige de sa griffe. La manifestation patriotique de dimanche avait donné à ces physionomies un peu de gaieté. Voir défiler de vieux soldats, regarder passer des fanions troués, acclamer des drapeaux au son des musiques jouant la poignante *Marche de Sambre-et-Meuse*, saluer, de loin, un bon soldat, superbe dans son uniforme, et tel que le général Saussier, c'était un cordial aussi et qui remonte le moral d'une ville. On pourrait, si l'on voulait oublier un peu les douloureuses préoccupations de l'heure présente, jeter les yeux sur le calendrier : *19 janvier!*

Cela ne rappelle-t-il rien aux Parisiens de 1898?

19 janvier! Il y a vingt-sept ans, il faisait aussi un brouillard épais, un brouillard lugubre, et du haut du Mont-Valérien, les généraux avaient peine à suivre les mouvements des bataillons de gardes nationaux allant se heurter, là-bas, contre cette ligne blanche à peine visible, cette sorte de liséré entrevu dans la brume : le mur de Buzenval. Il y a vingt-sept ans, nous enfoncions aussi dans la boue, mais elle se collait à nos talons, elle ne nous éclaboussait pas jusqu'au visage. Cette sombre journée du 19 janvier, voilà qu'elle nous apparaît maintenant, à distance, comme une amère, lugubre mais glorieuse épreuve. On se battait avec ardeur, mais contre l'ennemi. Le vieux marquis de Coriolis tombait fraternellement aux côtés de l'ancien faucheur polonais Rochebrune. On était allé à l'assaut, un refrain aux lèvres, et M. de Bismarck allait dire quelques jours après à Jules Favre :

— Vos gardes nationaux! Ils étaient si contents de jouer aux soldats, que nous les entendions chanter dans la nuit avant de les voir!

Depuis les Champs-Elysées, ils chantaient. Ils ne *jouaient pas aux soldats*, comme disait l'ironiste cuirassé; ils faisaient leur devoir. Ils le faisaient gaiement, croyant trouver la victoire, la délivrance, faire la *trouée*, derrière le brouillard jaune, derrière ce long mur blanc.... Leurs illusions donnaient l'alacrité joyeuse, jusqu'en cette boue qui ralentissait leur marche. Je regrette ces heures d'épreuves. Elles nous laissaient, même sanglantes, une colère qui n'allait pas à des Français, une espérance qui tendait les bras, bras meurtris, non lassés, à l'avenir.

19 janvier! Celui qui gouverne aujourd'hui Paris après le général Saussier, n'était encore qu'un jeune officier, blessé glorieusement, et ce nom de Zurlinden avait été cité, comme celui du capitaine Metzinger, du 35e de ligne — le futur héros de Madagascar — à l'ordre du jour. Le capitaine Metzinger, qui, à Chevilly, enlevait avec sa compagnie une barricade prussienne! Il y a loin de Chevilly à Tananarive, mon général! Il y a loin aussi du siège de Paris au gouvernement de Paris, et le général Zurlinden commande aujourd'hui une ville qu'il a vaillamment défendue.

Lui aussi, sans doute, comme nous tous a dû faire des réflexions sérieuses en voyant cette date sur l'almanach d'aujourd'hui : *19 janvier*.

On va mettre en vente, paraît-il, les bâtiments de la Fouilleuse dont Napoléon III avait voulu faire une ferme modèle et qui était encore hier une maison de correction. A la Fouilleuse on avait apporté, étendu les morts de la bataille, petits paysans en pantalons rouges, mobiles de province, Parisiens revêtus des capotes multicolores des gardes nationaux. Je n'oublierai jamais, parmi ces cadavres, le corps en quelque sorte tordu et encore révolté dans son immobilité d'un soldat de la ligne qui, la corde aux mains, ficelé, ligoté avait été fusillé contre les murs de la Fouilleuse pour avoir, brusquement follement, pris de rage, déchargé au moment de l'action, son fusil sur son capitaine.

Le fusillé gisait, la face encore menaçante, la bouche tordue comme par une dernière insulte crachée, les yeux terribles et fixes, et toute cette face figée par la mort, ce corps qui, avant de prendre cette immobilité du foudroiement qui donne aux membres parfois l'aspect sculptural — ou caricatural — de la vie, tout cet être arrêté net en pleine vie violente gardait une férocité sinistre, une brutalité de meurtre. Et ce qui me frappait, c'était — devant les murs nus de la ferme modèle devenue ambulance — le calme, la beauté, l'espèce de rayonnement, le sourire en quelque sorte extatique des autres morts, des cadavres de vaincus tombés pour la patrie, étendus, allongés côte à côte — troupiers ou moblots, soldats improvisés de la garde nationale où, à travers les capotes, apparaissaient sur les torses sanglants, la chemise de toile écrue des ouvriers, la chemise à petits plis des bourgeois ou des artistes...

Le mort, dont le cri avait été un juron de haine différait tellement de ces morts, dont la dernière pensée avait été pour le devoir remplit!

Et ne dites pas que ce beau sourire de patriotique extase n'existe pas : les photographies de ces pauvres morts sont là, visibles encore, quoique à demi effacées et jaunies, après vingt-sept années. Et n'ajoutez pas que ce rictus, où semble passer la joie du soldat mort pour la patrie, n'est qu'une sorte de mouvement physiologique de contraction réflexe. Non, ces beaux sourires de martyrs, laissez-nous croire qu'ils étaient conscients et que ces morts du 19 janvier expiraient en se disant : « J'ai fait mon devoir! »

Vingt-sept ans! Et nous en sommes là! Et je revois sur les visages les crispations de colère du révolté de la Fouilleuse. Le général Carrey de Bellemare ne doit pas l'avoir oublié, ce soldat. Vingt-sept ans, et le brouillard est le même. Mais au lieu de glacer les capotes de concitoyens grimpant, coude à coude, vers les bois noirs d'Allemands, il pénètre, il enveloppe des Français se combattant et se dénonçant les uns les autres. Qu'il est bon parfois de ne point vieillir! Henri Regnault, rue Richelieu, au coin même du Théâtre-Français, me disait, râblé, résolu, plein d'espoir, dix ou douze jours avant ce 19 janvier :

— Ah! en supposant que nous soyons battus maintenant, on verra *dans cinq ans!*

L'heure était bien sinistre alors. Nous avions des soirs atroces où nous nous demandions, dans le noir et le froid de la retraite, si le soleil se lèverait le lendemain, si la vie reprendrait, s'il valait même la peine de vivre. Eh bien, ces crépuscules atroces, ces nuits glacées, ces heures sombres où le canon des forts semblait la respiration rauque de Paris agonisant, je les regrette! Elles avaient leur grandeur, leurs illusions, leurs minutes insensées de nobles confiances, de chères illusions, de belles folies!

Dans cinq ans! — Il y en a vingt-sept à présent, et je revis, aujourd'hui, minute par minute, la longue journée du martyre des bataillons mobilisés. Mais gardons l'espoir! Tous les brouillards s'envolent. Ce même jour, j'entends encore un gamin de quinze ou seize ans, un petit garde national imberbe du bataillon de Rochebrune — qui venait de tomber — me dire, en me montrant son fusil dont une balle allemande avait brisé la crosse :

— C'est moi *qu'a pas de chance!* Pour ma première bataille, je perds mon colonel, mon capitaine et mon chassepot! Bah! Tout ça se remplace!

Et Gavroche avait raison. Gavroche, qui, toujours, à toute heure, espère contre tout espoir.

Faisons comme Gavroche. Et puisque M. Gabriel d'Annunzio vient à Paris pour y chercher et y apporter la beauté, souhaitons-lui la bienvenue. Il y arrive bien mal à propos, le poète, un peu comme la musique du régiment de Préobrajensky naguère. On semble n'avoir que faire de rimeurs et de musiciens. Mais c'est une erreur. L'art console. C'est la petite flamme qui, sans verre, nous guide à travers le jaune brouillard. M. d'Annunzio ne rencontrera point à Paris les seuls manifestants ni le seul sourd-muet qui *gueule* plus que tous les autres. Il est encore nombre de gens qui se plaisent à la poésie et se consolent de ce qui est passager et caduc avec ce qui est éternel. Les polémiques n'entament point la *Victoire de Samothrace*. On ne se bat point pour ou contre la *Vénus de Milo*. M. Gabriel d'Annunzio pourra encore retrouver, découvrir et goûter le vrai Paris sous le Paris agité par tant de passions contraires. Et peut-être si tout ne finit point par des chansons, peut-être, grâce à l'auteur de l'*Enfant de volupté* tout finira-t-il par des sonnets.

JULES CLARETIE.

P.-S. — Des chansons? La question que j'ai soulevée à propos de la *Lettre du conscrit* et que notre collaborateur M. Michel Delines vient de reprendre avec beaucoup de bonne grâce et d'autorité, a, en effet, excité bien des curiosités et j'ai reçu à ce propos d'innombrables lettres. Hier encore, M. Albert Réville, professeur au Collège de France, m'en adressait une et, me me parlant de la « chanson de Rose », croyait pouvoir en fixer la date au temps de la République ou du premier Empire, lorsque nos soldats emportaient tant de souvenirs dans leur sac et semaient l'idée française à travers le monde.

Je crois bien plutôt que la *Lettre du conscrit* date du temps de Louis-Philippe et M. Vapereau, le fils de notre érudit confrère, a bien voulu m'adresser le texte même, imprimé avec la musique, l'*édition princeps* en quelque sorte du morceau. La chanson n'est pas de Paul de Kock, comme on me l'avait répété souvent, mais d'Ed. Lhuillier, un bon chansonnier d'autrefois. J'ai lu les *Œuvres complètes* de Paul de Kock, que je garde (c'est toute une bibliothèque) pour les gravures de Raffet et aussi, ne vous en déplaise, pour les récits et tableaux de Paul de Kock lui-même. Il y a, parmi ces volumes, un tome tout entier de *chansons*. La fameuse *Lettre du conscrit*, je l'ai constaté, n'y figure point, et pour cause.

On attribua la chanson de Lhuillier à Paul de Kock comme on attribua, pendant des années, *toutes* les pièces de théâtre à M. Scribe. Mais elle n'est pas de Paul de Kock, voilà qui est certain maintenant.

Et elle est française, très française, voilà qui est prouvé aussi. Je demandais que Polin la chantât. Ce n'est point Polin qui l'a interprétée, mais, au Carillon, l'autre soir, un jeune artiste, M. Yvain, qui l'a dite avec un goût infini et une émotion pénétrante. Dans une conférence très spirituelle et très documentée, M. Maurice Lefèvre avait préalablement averti le public qu'il « allait pleurer ». Cela est quelquefois imprudent. J'ai fait, un jour, une conférence sur Kotzebue et *Misanthropie et Repentir*.

— Le drame de Kotzebue, disais-je, a fait pleurer toute une génération. Vous allez l'entendre, il vous fera pleurer vous-mêmes!

On l'entendit, en effet, et l'on se mit à rire. Pauvre Kotzebue!

Au Carillon, on n'a point ri. On a fait comme l'avait dit M. Lefèvre : on a pleuré, vraiment pleuré et il faut entendre M. Yvain chanter et dire la *Lettre du conscrit!* Il faut ou il fallait. Car on ne la chante plus, mais on la chantera encore et je suis heureux d'avoir déterré ce petit joyau de littérature naïve qui a éveillé tant de chers souvenirs au cœur de nos lecteurs!

J. C.

AFFAIRES MILITAIRES

ARMÉE

L'admission à Saint-Maixent (infanterie) et à Versailles (génie) en 1898-99. — Le ministère de la guerre vient de publier certaines dispositions relatives aux examens, en 1898-1899, pour l'admission à Saint-Maixent et à Versailles.

En ce qui concerne les candidats à Saint-Maixent, ils seront convoqués pour subir les épreuves écrites, le jeudi 3 novembre, au chef-lieu de l'état-major de la division sur le territoire de laquelle ils sont stationnés; il n'y a d'exception à cette règle qu'en Algérie et en Tunisie. Les examens oraux commenceront le jeudi 15 décembre et se poursuivront sans interruption de manière à être terminés le 1er mars 1899; la commission siégera d'abord à Paris, puis se transportera successivement à Lyon, Marseille, Bordeaux et Nantes. Pas de modifications au programme.

Les sous-officiers du génie candidats à l'école de Versailles auront, en 1898, comme examinateurs : le colonel Brulot, directeur à Tours; les chefs de bataillon Ringenback, chef du génie au Havre, et Denis, chef du génie à Calais. Le capitaine Speckel, de la section technique du génie à Paris, est chargé des interrogations sur les langues vivantes. La commission opérera d'abord à Versailles et se rendra ensuite à Grenoble.

MARINE

Armements pour l'Extrême-Orient. — En raison des événements de Chine et des complications qui peuvent en résulter, le ministre de la marine vient d'ordonner au port de Toulon d'étudier la question de l'armement des cuirassés de croisière *Vauban* et *Duguesclin* ; ces deux bâtiments remplaceraient deux de nos croiseurs de 1re classe actuellement dans le Levant, qui rallieraient aussitôt notre division navale de l'Extrême-Orient. La date de l'armement du *Vauban* et du *Duguesclin* serait fixée au 1er février.

MOUVEMENT JUDICIAIRE

Par décret sont nommés :

Président de chambre

A la cour de Rouen, M. Chanoine-Davranches, conseiller à la même cour, en remplacement de M. Le Sénécal, admis à la retraite et nommé président de chambre honoraire.

Conseiller

A la cour de Rouen, M. Houssard, vice-président au tribunal de la même ville.

Vice-président du tribunal

De Rouen, M. Niellon, juge d'instruction au Havre.

Juges

Au Havre, M. Caurette, juge à Dieppe.
A Dieppe, M. Angot, juge d'instruction à Yvetot.
A Yvetot, M. Séry, juge à Pont-Audemer.
A Pont-Audemer, M. Langlois, juge suppléant au Havre.
A Dieppe, M. Granval, juge à Montluçon, en remplacement de M. Le Sueur, qui a été nommé juge d'instruction à Châlons-sur-Marne.
A Cusset, M. Noguier, juge suppléant au même siège, en remplacement de M. Lamothe-Fargeot, décédé.
A Thonon, M. Rey, juge suppléant à Annecy, en remplacement de M. Mercier, démissionnaire.

Juges d'instruction

A Gannat, M. Aujame, juge à Brioude.
Au Havre, M. Gauvenet, juge au même siège.
A Yvetot, M. Leguillon, juge au même siège.
A Reims, M. Debuisson, juge suppléant au même siège.
A Bourganeuf, M. Chiroux, juge au même siège.
A Villefranche (Rhône), M. Meurs, juge au même siège.
A Vendôme, M. Lefebvre d'Argencé, juge au même siège.

L'AFFAIRE DREYFUS

Une lettre de M. Louis Havet

M. Louis Havet, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, adresse aux journaux une lettre où il dit que, même dans les affaires les plus émouvantes, la froide logique ne perd jamais ses droits et que la France souffre cruellement en ce moment d'un accroc donné à la logique.

L'affaire Dreyfus, écrit M. Louis Havet, est rouverte dans des conditions lamentables. C'est la conséquence d'une erreur de logique de M. le ministre de la guerre.

Il ajoute que le ministre de la guerre avait le choix entre deux partis : ou refuser de donner suite à la plainte déposée entre ses mains ou consentir. S'il avait refusé, l'affaire se serait sans doute, suivant M. Havet, rouverte malgré lui. Elle aurait pu amener une crise et le forcer à quitter le pouvoir. Mais « elle n'aurait pu faire descendre la polémique sur d'autres têtes ».

En donnant suite à la plainte, le ministre de la guerre a, dit M. Havet, rouvert lui-même l'affaire :

Le ministre ne s'en est pas rendu compte ; là est l'erreur de logique dont je parlais. Il a voulu à la fois chercher la vérité — ce qui suppose qu'on l'ignore, — et « respecter la chose jugée », — c'est-à-dire, le cas échéant, peut-être une erreur. Il s'est ainsi donné deux buts inconciliables à poursuivre en même temps ; il a entrepris non pas seulement l'impossible, mais l'absurde. Le plus fâcheux, c'est que ses instructions, son exemple, ses succès dans le Parlement ont engagé ses subordonnés dans une tâche fatale où ils ne pouvaient rencontrer que des pièges. Ainsi, au rebours de ce qui doit être, le chef s'est trouvé avoir découvert ses soldats.

Suivant M. Havet, tout ce qui a déconcerté l'opinion est venu de cette erreur initiale :

Si le ministre avait vu clair au début, il n'aurait pas ordonné qu'on essayât d'enquérir sur le bordereau en se passant du bordereau. S'il avait pris pour programme de faire rechercher la vérité, et rien de plus, il serait devenu possible de ne pas introduire une fable de dame voilée dans un document officiel. Si le ministre, au moment où il a bel et bien rouvert l'affaire Dreyfus, avait compris qu'il la rouvrait et que, par conséquent, il allait de soi que la cause de Dreyfus fût soutenue, il n'aurait pas exposé des juges aux inconvénients de n'entendre qu'une cloche. Si enfin il avait eu de la chose vraie l'idée impérieuse qu'il a de la chose jugée, il ne lui aurait pas échappé qu'elle craint moins la lumière et que des jambages d'écriture, par exemple, peuvent être discutés sans huis clos.

J'abrège, car je n'aurais jamais fini. Il suffit d'avoir indiqué nettement comment un point de départ faux a tout vicié.

Maintenant la situation n'est plus entière. L'affaire Dreyfus a été rouverte par le ministre de la guerre, bien qu'à son insu; elle reste ouverte. Rien ne peut faire qu'elle cesse de l'être, sinon une liquidation complète, lumineuse, franchement secondée.

M. Havet termine en demandant la revision du procès Dreyfus :

La revision est le vrai remède contre les dénonciations bruyantes, contre les soupçons muets et — c'est un point que nos hommes politiques oublient trop — contre les sévérités de l'Europe.

Une lettre de M. Bjœrnstjerne-Bjœrnson à M. Emile Zola

Le célèbre écrivain norvégien, Bjœrnstjerne-Bjœrnson, vient d'envoyer de Rome, où il se trouve actuellement, une lettre à M. Emile Zola qu'il félicite de son attitude. Parlant de l'acte d'accusation, il dit :

Cet acte nous apprend qu'Alfred Dreyfus a été condamné pour des faits de trahison commis en faveur de l'Allemagne. Parmi les preuves de sa culpabilité, on allègue le fait que Dreyfus se rendait en Alsace plus facilement que d'autres officiers français. Or, à cette affirmation, un démenti officiel du gouvernement d'Alsace-Lorraine a été aussitôt opposé. Deux fois dans la même année l'entrée de l'Alsace a été refusée à Alfred Dreyfus; la troisième fois, la maladie de son père a seule fait lever l'interdiction pour huit jours. A-t-on jamais vu qu'un homme qui fait de l'espionnage au profit d'un pays s'en voie refuser l'accès?

Il proteste ensuite contre la communication qui aurait été faite d'une pièce secrète dans la salle des délibérations du conseil de guerre qui a condamné Dreyfus.

Les « lettres d'un innocent »

Sous ce titre, le *Siècle* commence, ce matin, la publication des lettres adressées par Dreyfus à sa famille depuis le procès de 1894, lettres dans lesquelles, comme on peut le penser, l'ex-capitaine proteste de son innocence.

Celles qui paraissent aujourd'hui sont datées de décembre 1894, alors que Dreyfus était détenu à la prison du Cherche-Midi.

L'enquête sur Dreyfus

L'*Echo de Paris* dit, ce matin, que bien avant que le général Mercier ordonnât l'arrestation de Dreyfus, « on procéda à une enquête très minutieuse sur ses agissements ».

Il ajoute que « des voyages très fréquents, non autorisés, à l'étranger, furent relevés à la charge de Dreyfus ». Suivant lui, le service des renseignements constata à diverses reprises sa présence à Monaco et à Nice, où il aurait eu des rapports avec une espionne très habile. L'*Echo de Paris* croit pouvoir dire encore qu'un de nos agents en surveillance dans un pays voisin « rapporta la preuve manifeste que le service de l'espionnage de ce pays s'était procuré la copie de documents établis au 4e bureau de l'état-major général et qui avaient trait à la mobilisation des 14e et 15e corps ».

Le service des renseignements aurait acquis « la preuve que le bureau de l'espionnage de Strasbourg avait pu acheter par l'entremise du policier Karl, de Mulhouse, des documents importants relatifs à la concentration de nos troupes sur la frontière de l'Est ». Ce policier, nommé Karl, aurait affirmé avoir acheté à un officier d'état-major français, les documents dont il s'agit, pour la somme de 300,000 marcs en or. L'*Echo de Paris* ajoute que « les enquêtes démontrèrent que Karl s'était rencontré à différentes reprises avec Dreyfus ».

L'*Echo de Paris* prétend enfin que des documents sans valeur ayant été confiés à Dreyfus, ils revinrent à Paris par le service du contre-espionnage, et que Dreyfus avait des relations avec « un attaché militaire à l'étranger », ce que celui-ci n'a jamais démenti.

EN PROVINCE

(Dépêches de nos correspondants particuliers)

Marseille, 19 janvier.

La soirée d'hier a été relativement calme ou du moins elle n'a pas été signalée par des incidents regrettables comme ceux de la veille. A six heures, cependant, les étudiants et les élèves du lycée, ayant tenu un meeting à la brasserie Phocéenne, se sont répandus en ville aux cris de : « Conspuez Zola! A bas les juifs! » Une foule énorme qui peut être évaluée à plus de 50,000 personnes, stationnait sur leur passage dans les rues de la Cannebière, de Rome et Saint-Ferréol. Naturellement, ce sont les curieux qui, comme toujours, formaient le contingent le plus considérable.

Cependant, la police, pourchassant les groupes de manifestants, a réussi à empêcher que la manifestation prît un caractère inquiétant, et cette fois tout s'est borné à des cris.

Il est vrai de dire que, craignant le retour des scènes de la veille, tous les israélites avaient fermé leurs magasins ; il n'y en avait pas un seul qui fût resté ouvert. On manifestait donc devant des portes closes.

Devant le cercle militaire, les manifestants ont fait une longue ovation aux officiers.

Vers huit heures, à la sortie des ateliers et des magasins, le mouvement s'est accentué et la police, pour en avoir raison, a dû faire quelques charges par des agents à pied, sans que la gendarmerie ni les troupes aient eu à intervenir.

Dans la soirée d'hier, une trentaine d'arrestations ont été faites pour rébellion à la police.

Le maire de Marseille avait adressé à la population un appel au calme : « Les causes de la colère, des ressentiments de ces premiers manifestants, dit le maire, nous n'avons pas qualité pour les apprécier et les juger. Il appartient au pouvoir législatif et au gouvernement, dans leur action plus haute, de résoudre le problème selon l'équité et pour l'honneur du pays. Les sentiments de sympathie et de respect de notre population à l'égard de l'armée sont connus de tous et des manifestations tumultueuses ne sont point nécessaires pour les afficher à nouveau. Il est du devoir de tous les citoyens, sans aucune exception, de condamner des scènes de désordres qui risqueraient de porter atteinte à la réputation si légitime de notre population. »

Bordeaux, 19 janvier.

Il y a eu, hier soir, un essai de manifestation. Une bande de quatre cents jeunes gens a tenté de gagner la synagogue; mais la police à pied et à cheval parvint à les disperser assez rapidement.

Douze individus ont été arrêtés parmi lesquels un étudiant.

De nombreux dégâts ont été commis dans ces deux jours dont la ville naturellement est responsable.

Lyon, 19 janvier.

De nouvelles manifestations d'étudiants ont eu lieu hier, dans la soirée. Les manifestants se sont réunis sur la place Bellecour par petits groupes puis se formant en monôme ont parcouru diverses rues du centre poussant leurs cris habituels : « Vive l'armée! Conspuez Zola! Conspuez les juifs! » et s'arrêtant spécialement devant les magasins, d'ailleurs fermés à cette heure, tenus par des israélites, notamment la maison Marix. Des mesures d'ordre vigoureuses avaient été prises : de nombreuses escouades de gardiens de la paix et les gardiens de la paix à cheval faisaient circuler les manifestants et dispersaient les attroupements.

Les manifestants ayant voulu se rendre devant la synagogue, quai Tilsitt, ont trouvé les rues barrées; ils se sont contentés, en passant devant l'hôtel du gouverneur, de crier « Vive l'armée! » Les agents ont procédé à trente-quatre arrestations dont une seule a été maintenue pour outrages ; les autres manifestants arrêtés ont été relâchés dans la nuit.

On signale un accident survenu au garde à cheval Arminjon ; sa monture ayant glissé sur le bitume, il a été projeté à terre et a eu la cheville gauche fracturée.

Nantes, 19 janvier.

Les manifestations ont recommencé hier; elles ont été plus graves que la veille et ont duré presque toute la journée.

Le matin, de huit à onze heures, plusieurs milliers de personnes ont manifesté contre M. Zola et les israélites. Il n'y a pas eu de voies de fait contre les personnes, mais on a brisé les devantures de quelques magasins appartenant à des israélites. Les manifestants se sont ensuite rendus sous les fenêtres du général commandant le 11e corps et sous celles du cercle militaire en criant : « Vive la France! Vive l'armée! »

En présence des troubles graves qui s'étaient produits, le maire de Nantes a adressé à ses concitoyens un nouvel appel les engageant à ne plus manifester et les prévenant que des mesures énergiques vont être prises pour empêcher tout désordre. Cependant, l'après-midi, une nouvelle manifestation s'est produite. Il en a été de même encore pendant la soirée.

Partis de la place Graslin aux cris de « Conspuez Zola! Mort aux juifs! Vive l'armée! etc... » les manifestants ont parcouru diverses rues, notamment les rues du Calvaire et Contrescarpe; mais là ils se sont heurtés à un cordon de gendarmes à cheval et d'agents de police qui les ont forcés à rebrousser chemin.

Les manifestants ont causé des dégâts à la devanture de plusieurs magasins israélites.

Quelques personnes ont été légèrement blessées dans les bagarres qui se sont produites entre les nombreux manifestants et les agents.

Plusieurs arrestations ont été opérées.

Il était près de minuit quand la ville a repris son aspect accoutumé.

Rennes, 19 janvier.

Nouvelle manifestation hier contre M. Andrade, professeur à la Faculté des sciences, qui a pris position en faveur de la revision du procès Dreyfus. Quand M. Andrade sortit de faire son cours à la Faculté, il fut entouré d'une troupe d'étudiants qui crièrent : « Conspuez Andrade! A bas Zola! A bas Dreyfus! Vive l'armée! »

Un service de gendarmerie protège la maison de M. Basch, d'origine israélite, professeur à la Faculté des lettres, dans la crainte de manifestations hostiles.

Rouen, 18 janvier.

Un groupe assez considérable de manifestants, composé en majeure partie d'étudiants, a parcouru les rues et les quais en criant : « Conspuez les juifs! Conspuez Zola! » surtout devant les maisons israélites. Le groupe grossissant sans cesse, la police a dispersé les manifestants.

Rue de l'Epicerie, les volets et les vitres de la devanture du magasin d'un soldeur juif ont été brisés.

Des manifestations analogues nous sont signalées de Montpellier, de Nancy, de Clermont-Ferrand, de Caen, où les étudiants ont parcouru les rues en criant : « Vive l'armée! Conspuez Zola! A bas les juifs! », de Remiremont, où un mannequin portant le nom de Dreyfus a été brûlé. etc.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France